ÉTONNANTS • CLASSIQUES

CANDIDE

VOLTAIRE

GF Flammarion

Extrait de la publication

Texte intégral

CANDIDE

VOLTAIRE

Il n'y a pas d'effet sans cause, Candide devrait le savoir !
Tout acquis aux leçons de l'optimiste docteur Pangloss – selon qui tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles –, Candide mène une existence heureuse dans le château de Thunder-ten-tronckh. Mais un jour, pour avoir embrassé la belle Cunégonde, il est brutalement chassé de son paradis terrestre.
De la Westphalie jusqu'en Turquie, en passant par la Hollande, l'Angleterre, le Portugal et les Amériques, il découvre une réalité odieuse, où la barbarie des hommes n'a d'égale que l'horreur provoquée par les catastrophes naturelles.
Instaurant un dispositif satirique d'une méchanceté inouïe à l'encontre des métaphysiques stériles, Voltaire rédige le plus noir mais aussi le plus enjoué de ses contes philosophiques.

Le dossier de l'édition réunit les définitions de l'optimisme au XVIIIe siècle, présente la version initiale du chapitre XXII de *Candide* et, dans un groupement de textes, étudie les différents genres littéraires auxquels emprunte le conte.

Présentation et dossier
par Jean-Philippe Marty

Flammarion

Extrait de la publication

2,50 €
Prix France
ISBN : 978-2-0812-1141-4

9 782081 211414

10-NP Adaptation Studio Flammarion Graphisme : Les Associés réunis / Illustration : Marion Tigréat / Photo : Philippe Cabaret ; © Flammarion

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

VOLTAIRE

Candide

Présentation, choix des extraits, notes et dossier par
JEAN-PHILIPPE MARTY,
professeur de lettres

GF Flammarion

Extrait de la publication

Du même auteur
dans la même collection

Histoire des voyages de Scarmentado,
in Diderot, Saint-Lambert, Voltaire, *Trois Contes philosophiques*
L'Ingénu
Jeannot et Colin, Le monde comme il va
Micromégas
Zadig

© Éditions Flammarion, 2008
ISBN : 978-2-0812-1141-4
ISSN : 1269-8822

SOMMAIRE

Présentation 7

Un texte déroutant 8
Un monde vitriolé 17
L'expérience de la pensée 23

Chronologie 31

Candide

Chapitre I	43	Chapitre X	73
Chapitre II	47	Chapitre XI	75
Chapitre III	50	Chapitre XII	80
Chapitre IV	54	Chapitre XIII	86
Chapitre V	58	Chapitre XIV	89
Chapitre VI	62	Chapitre XV	93
Chapitre VII	64	Chapitre XVI	96
Chapitre VIII	67	Chapitre XVII	101
Chapitre IX	70	Chapitre XVIII	105

Extrait de la publication

Chapitre XIX **112**
Chapitre XX **119**
Chapitre XXI **122**
Chapitre XXII **124**
Chapitre XXIII **136**
Chapitre XXIV **138**
Chapitre XXV **143**
Chapitre XXVI **150**
Chapitre XXVII **154**
Chapitre XXVIII **158**
Chapitre XXIX **161**
Chapitre XXX **162**

Dossier 171

Les étapes du récit **172**
Microlectures **174**
Une autre version du chapitre XXII **177**
« Qu'est-ce qu'optimisme ? » **180**
Voltaire théiste **182**
L'autodafé **183**
La bibliothèque de *Candide* **186**

PRÉSENTATION

Figure emblématique du XVIIIe siècle, Voltaire a soixante-quatre ans lorsqu'il écrit *Candide* en 1758. Il est déjà connu dans toute l'Europe depuis presque un demi-siècle – c'est en 1718, avec sa tragédie *Œdipe*, qu'il a rencontré son premier grand succès –, et admiré aussi bien pour son esprit corrosif que pour son militantisme actif. Mais il traverse alors une période sombre de son existence : il est marqué par l'actualité tragique – un séisme vient d'avoir lieu à Lisbonne (1755), la guerre de Sept Ans[1] fait rage –, et, comme tous les philosophes, il est menacé par les dévots, qui s'acharnent contre l'*Encyclopédie*. En outre, Voltaire est encore très attristé par la mort de son ancienne maîtresse, Émilie Du Châtelet (1749), et affecté par de récents déboires judiciaires[2]. C'est à Ferney, un village français frontalier de la Suisse, qu'il a décidé de s'isoler du monde. De façon surprenante, dans ce contexte désenchanté, Voltaire rédige le plus noir mais aussi le plus enjoué et de ses contes philosophiques.

S'il se considère avant tout comme un grand dramaturge, Voltaire a déjà publié, en guise de passe-temps et en feignant de s'inscrire dans la tradition des contes français (Charles Perrault) et orientaux (*Les Mille et Une Nuits*, traduits en 1704 par Antoine

1. ***Guerre de Sept Ans*** : déclenchée en 1756, elle opposa la France et ses alliés à l'Angleterre et à la Prusse, pays que Voltaire connaissait bien et où il avait de nombreux amis ; toutes les puissances d'Europe étaient impliquées, et le conflit fut particulièrement sanglant. Il s'acheva par le traité de Paris en 1763.

2. En 1753, après son séjour décevant en Prusse auprès de Frédéric II – il espérait se voir confier une charge d'importance à la cour – tandis qu'il regagne la France, il est arrêté par la police et emprisonné à Francfort, soupçonné d'avoir emporté avec lui des manuscrits du roi.

Galland), quelques récits fantaisistes démystifiant la métaphysique (voir *infra*), tels *Zadig* (1747) et *Micromégas* (1752). Reprenant la forme de ce petit genre permettant toutes les audaces, il compose en quelques mois (de janvier à octobre 1758) un chef-d'œuvre. *Candide* présente en effet la triple particularité de renouveler l'art littéraire, d'instaurer un dispositif satirique d'une méchanceté inouïe et de transmettre à la postérité le testament d'un sage. Le succès de ce texte, diffusé en France et dans toute l'Europe à partir de février 1759, est immédiat. Malgré une publication d'abord anonyme, les lecteurs reconnaissent la plume de Voltaire. Le philosophe s'en défend en 1761, en attribuant le conte à un certain docteur Ralph, mort à la bataille de Minden. Mais le subterfuge ne trompe personne.

Un texte déroutant

Dans *Candide*, Voltaire parodie plusieurs genres anciens pour en construire un nouveau, le conte philosophique, texte déroutant, qui incite le lecteur à s'interroger sur le sens du voyage effectué par le héros (véritable *curriculum vitæ*, « chemin de vie ») et sur l'étrangeté du monde (à travers le regard que lui porte un étranger).

Du conte de fées au conte philosophique

Candide s'apparente à un conte candide, un pur divertissement indolore et enfantin nous transportant dans un univers extra-ordinaire où tout est au mieux. À la manière des contes populaires, le récit de Voltaire se présente comme une fiction avouée, conduite rapidement et construite mécaniquement par petites étapes qui

constituent pour le héros autant d'épreuves à surmonter. Dans l'ensemble falots et dénués de profondeur psychologique, les personnages sont stéréotypés (le Candide, le Pédant, la Princesse, entre autres) et inscrits dans un jeu de contrastes clair (bons/méchants, riches/pauvres). L'action est déclenchée par la perturbation d'un ordre stable (la transgression d'un interdit sexuel). Les décors se révèlent symboliques et hyperboliques. La temporalité relève d'un vague temps jadis. Le merveilleux ne fait pas défaut (sol parsemé de « pierres précieuses ») et, dans ce monde coupé du réel, enchanté et allégé, tout vole (galère-oiseau, machine spatiale) et tout brille (Eldorado). La mort n'existe pas vraiment (le Pédant, Pangloss, survit à une pendaison et à une dissection), et l'amour finit par triompher (Candide épouse Cunégonde), en même temps que la dimension morale (fuir le Mal, servir le Bien) résumée par une courte moralité facile à retenir : « il faut cultiver notre jardin » (p. 168).

Candide est néanmoins un texte lourd de sens, un *compendium* de l'esprit critique voltairien. L'auteur y traite incidemment trois sujets d'importance et épineux : la théologie, la politique et l'art. D'abord, la question de Dieu. Existe-t-Il et où se trouve-t-Il ? Leibniz (p. 45) a montré dans ses *Essais de théodicée* (1710) que Dieu gouverne la création, l'existence du mal s'expliquant par une « harmonie préétablie » (p. 160) qui punit les méchants et finit par récompenser les justes ; selon ce système consolant, tout s'explique rationnellement et dans une perspective optimiste qui peut se résumer ainsi : tout est pour le mieux « dans le meilleur des mondes possibles » (p. 45). Or, pour Voltaire, déiste ennemi de l'Église et de tous les dogmes religieux, cette pensée est aberrante. Le deuxième domaine que l'auteur interroge est l'Histoire, en particulier celle construite par les hommes qui ont le pouvoir politique : les rois. En rédigeant *Candide*, il prépare la réédition de son monumental *Essai sur les mœurs* (1756), histoire universelle des idées et des croyances ; en plongeant dans le passé, il a découvert

que le hasard seul commande les événements, lorsque ce n'est pas la sottise, la folie guerrière ou le fanatisme. L'actualité politique, avec le déclenchement de la guerre de Sept Ans, confirme cette analyse désabusée. La troisième sphère que l'auteur aborde est celle de la *mimésis* (« imitation », en grec, concept clé d'Aristote[1]) ; il s'agit de savoir si oui ou non « une imitation vraie de la nature » (p. 144) est possible à travers la littérature. Voltaire cherche comment rendre compte, par l'écriture, de la réalité et de son fonctionnement. Sont donc convoqués et commentés ou récrits quantité de textes fondateurs – en particulier la Bible (Candide s'apparente à Job, archétype du Juste éprouvé par Dieu) – et tous les grands genres : l'épopée (Homère, Virgile à travers l'*Énéide*, Le Tasse et l'Arioste), la tragédie, la haute poésie, etc. Mais également toute une bibliothèque de romans se rattachant à une double tradition : le roman sentimental (filiation de *L'Astrée*), et le roman d'éducation (filiation de *Gil Blas*).

En fait, Voltaire se sert du conte distrayant pour amener ses lecteurs à réfléchir sur des sujets ennuyeux. Il tronque le contenu merveilleux du conte et lui substitue un contenu critique. Par cette opération de chirurgien, il crée un conte autre : le conte philosophique. En effet, il ne reste rien de ce qui fondait le conte traditionnel, car tout est inversé : dans *Candide*, les épreuves constituent des preuves de l'existence du mal (le conte oriental intitulé « Histoire de la vieille » tourne au cauchemar !) qui contredisent Leibniz ; les héros ont des corps souffrants ancrés dans une réalité historique extrêmement crue où l'on croise « des cervelles [...] répandues sur la terre » (p. 51) ; les repères spatiaux se dérobent (« Comment y retourner ? dit Candide, et où aller ? », p. 101) ; le surnaturel est cantonné aux bornes d'un pays mythique ; quant à la « Conclusion », que l'on attend brève et nette, elle est au contraire interminable (un chapitre entier)

1. Le philosophe grec Aristote (385-322 av. J.-C.) considère dans sa *Poétique* que la poésie est « imitation » (entendue au sens de re-création) de la nature et de la vie (contrairement à l'Histoire, qui raconte ce qui est vraiment arrivé).

et plurivoque. Mais *Candide* n'est pas seulement un conte truqué jetant du « vitriol » (p. 79) sur le meilleur des mondes ; c'est aussi une machine à décrier les fictions, et surtout les romans. *Candide* réunit quantité de mini-romans et la matière de nombreuses biographies fictives. Il est facile de fabriquer ou de se fabriquer des fictions, mais il est difficile de s'en défaire, semble nous dire Voltaire, à travers le parcours de son héros. En parodiant le roman sentimental et le roman d'éducation[1], il fustige les illusions de l'amour et l'amour des illusions. D'abord, il fait prendre conscience à l'amant transi Candide que l'amour « ne [lui] a jamais valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul » (p. 55), et que son amante idolâtrée Cunégonde a été « violée autant qu'on peut l'être » (p. 55) ; ensuite, il inflige à son héros une éducation à rebours : sur le plan intellectuel, il l'amène à mettre en question tout ce qu'il croyait savoir (les idées fausses de Leibniz transmises par Pangloss) et, simultanément, sur le plan social, il le contraint à n'être ni roi, ni riche, ni remarquablement brillant. Ce travail de désillusion s'opère au moyen d'un parcours dans l'espace et d'une course dans le temps.

La parodie du récit de voyage

Le motif du voyage est structurant dans *Candide* : le héros cosmopolite se déplace sans cesse et rapidement (« Courons ! », p. 89), à pied, à cheval, en bateau, en machine volante... Chaque chapitre nous propulse dans une géographie inconnue, physique, sociale ou politique[2]. La trajectoire de Candide est pourtant originale,

1. Voir dossier, p. 190.

2. Voltaire nous fait visiter directement (au cours du récit principal) ou indirectement (par des récits secondaires enchâssés) : un château en Allemagne, la Hollande, l'Espagne et le Portugal, la haute société italienne, celle des pirates de la Méditerranée, le Maroc, la Tunisie, l'Algérie, la Russie, l'Argentine, le Paraguay, le pays des Oreillons, l'Eldorado (le Pérou ?), la Guyane, Venise, la France, l'Angleterre, la Turquie, le domaine du bon vieillard, au bord de la Propontide.

comparée à celle des récits de voyage traditionnels, car elle n'est pas uniquement circulaire (Europe/Amérique/Europe) : revenu en Europe après un passage en Amérique, le héros finit par quitter le vieux continent pour l'Orient voluptueux de Cunégonde. En effet, toute la démarche de Candide consiste à retrouver, quoi qu'il lui en coûte, l'univers heureux de conte de fées du chapitre I. Jeté comme Adam hors de son paradis terrestre, il est condamné à errer successivement dans le monde, dans le Nouveau Monde (l'Amérique), dans un monde autre (le « pays inconnu » d'Eldorado), dans la mondanité (Paris) et enfin dans un micro-monde (la métairie). Ces pérégrinations s'expliquent par deux quêtes : celle du meilleur des mondes, qui aboutit au séjour dans l'Eldorado (chapitres XVI-XVII), et celle de la meilleure des femmes, qui se termine en Propontide. Quand l'une est achevée, il passe à l'autre : « quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle Cunégonde » (p. 123). Mais les deux moitiés de son périple se font dans des conditions inverses : dans la première, il est sans amis, sans argent, sans prise sur le monde et sous l'influence de Pangloss, tandis que, dans la seconde, après l'Eldorado, il est très entouré, milliardaire, pragmatique et sous l'influence d'un contre-Pangloss, Martin. Candide n'en est pas moins, tout au long du texte, un être venu d'ailleurs qui fait constamment l'expérience de l'altérité. Il est étranger à tous les univers, qu'ils soient européens ou non. Pour lui, l'exotisme prend sans cesse la forme d'un désenchantement et le voyage celle d'un antivoyage qui n'apporte rien.

Si les destinations sont diverses dans *Candide*, les destins, eux, sont uniformément désastreux. Nul n'est maître de ce qui lui arrive (pas même les souverains, comme le montre le chapitre XXVI). Les hommes sont des êtres dérisoires balayés par le vent de l'Histoire. Pris dans le tourbillon des événements, ils sont privés de toute vie intérieure et leur comportement s'apparente à celui de marionnettes défilant sur le grand théâtre du monde.

Inconsistants, les protagonistes subissent passivement des maux en série (comme en témoigne l'antidestin de la vieille princesse, chapitres XI et XII), non seulement parce que « tous les événements sont enchaînés » (p. 169) mais aussi parce que les personnages sont liés les uns aux autres, condamnés ensemble à la même vie de galériens ; et même réunis, ils sont malheureux. La raison de ce gâchis échappe à tous. Ils ont toujours affaire à une causalité folle et à des forces qui les dépassent. Mais la petite troupe des héros de *Candide* est endurante. Les personnages de Voltaire ne meurent pas. Pendus, transpercés, blessés, choqués, ils survivent et conservent intact leur rage de vivre : « je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie », dit ainsi la vieille princesse à la fesse coupée (p. 85).

Au début, au milieu et à la fin de *Candide*, trois édens scintillent et font sens : un château, un royaume (l'Eldorado) et une métairie. Le premier est un rêve d'enfant qui se situe hors du temps et dans lequel le *logos* (le discours de Pangloss) est trop pesant ; le deuxième, mirage de philosophe – c'est une utopie –, ressemble à un espace circonscrit et coupé du monde dans lequel il manque l'image d'Éros (l'adorée Cunégonde) ; seul le troisième s'apparente à un projet d'homme mûr réalisable ici et maintenant, en conjuguant les talents de chacun. C'est le moins mauvais des paradis possibles, à la double condition de renoncer à l'optimisme métaphysique (faire taire Pangloss) et de modérer le désir physique (se satisfaire de l'horrible Cunégonde). En nouant et en stabilisant les destins dans un lieu préservé des aléas historiques, dans un microcosme qui ne connaît pas le mal, il ne paraît pas complètement impossible d'accéder au bonheur. Si Voltaire a mis à mal la philosophie de Leibniz selon laquelle les événements les plus tragiques s'inscrivent dans une finalité voulue par Dieu, il ne se sépare pas du Créateur, loin s'en faut. Certes, ce dernier paraît absent d'un monde sans pitié et sans piété, dans lequel la chair et la charité sont bafouées, mais Il exerce une action sur lui. Il existe

nécessairement, même s'Il est loin, très loin (en utopie ?). Il est évident que les voies de Dieu ne sont pas claires, mais les voix de ceux qui prétendent les gloser ne le sont pas non plus : « Il faut avouer que ce monde est une étrange chose » (p. 92)...

Un œuvre d'une inquiétante étrangeté

Avec *Candide*, Voltaire entreprend de montrer le fonctionnement du monde pour attaquer la représentation qu'en donne le philosophe Leibniz. À cette fin, il emploie plusieurs stratagèmes : la mise en scène d'un héros naïf, qui porte un regard d'étranger sur un monde lui-même étrange ; la peinture de ce monde, reflet à peine déformé d'une réalité très noire ; et, enfin, un dispositif énonciatif retors fondé sur l'ironie qui renforce l'efficacité critique du texte en réclamant la connivence du lecteur.

Un héros énigmatique

Tel un diamant, le personnage de Candide possède plusieurs facettes. Souvent en situation de victime, allant de malheurs en malheurs et endurant rebuffades, fourberies, fessées, taloches et autres coups de bâton, il est semblable à un pitre de foire. C'est un sot qui compare sans conclure, qui n'établit pas les liens entre les faits ou qui les analyse mal (comme le montre l'épisode des nymphettes batifolant avec les singes, chapitre XVI). Parfois, il prend même des allures de Pierrot enfariné coupé de la réalité (notamment avec les enrôleurs, chapitre II). C'est aussi un individu endoctriné, marqué par les leçons de Pangloss : acquis à la théorie selon laquelle le monde est le meilleur et le plus heureux des mondes possibles, Candide ne peut se passer complètement de son maître, même après avoir expérimenté les défauts de son enseignement. Candide revêt également le visage du bon sauvage, de l'enfant parfait de la nature, de l'être totalement innocent, pur, vertueux, sincère, simple, naïf ; il préfigure en cela le Huron que

Voltaire mettra en scène dans *L'Ingénu* (1767). En même temps et paradoxalement, Candide, en fils spirituel de Voltaire, est un être hyper-civilisé. Poli, communicatif, agréable en société, il incarne l'idéal de l'honnête homme du XVII^e siècle. Il se révèle apte à s'entretenir avec toutes les élites, intellectuelles (le savant Martin, le seigneur Pococuranté), politiques (le roi du chapitre XVIII, les rois du chapitre XXVI) et religieuses (les patriarches pieux des chapitres XVII et XXX). À l'occasion, il sait parfaitement voir clair, au propre (c'est un tireur d'élite, au chapitre XVI) comme au figuré (au chapitre IX, il analyse avec le flegme d'un « milord anglais » une situation des plus confuses et des plus embarrassantes, pour conclure : « je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer »). À la fois sophistiqué et simple, Candide est un héros étonnant.

La réalité dans laquelle on le plonge se révèle tout aussi singulière.

Un récit peu crédible

Le texte de Voltaire semble bien peu vraisemblable. D'emblée, le premier chapitre tient à la fois du conte et du mythe (on y reconnaît une parodie de la Genèse). Tout au long du texte, l'invraisemblance paraît la règle : temporalité bizarre (il neige de façon soudaine à gros flocons au chapitre II), espace survolé de façon extravagante, succession incroyable d'« épouvantables calamités » (p. 155), chiffres exagérés (comme le prouvent les quatre mille coups de fouet du chapitre II). Le lecteur ne peut qu'adopter le point de vue de Candide et, comme lui, s'interroger : « Est-ce un songe ? » (p. 156). Cependant, dans l'esprit des autres personnages, toutes ces étrangetés et surtout les surenchères d'inhumanité et de monstruosité qu'observe et subit le héros n'ont rien d'extraordinaire : « c'est l'usage » (p. 113). Plus on vit, plus on endure. Et moins on s'étonne, comme le souligne Martin : « j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire » (p. 123). Si Candide est ébahi, c'est parce qu'il ignore tout de la vie.

En acquérant de l'expérience, il s'avisera – et le lecteur avec lui – qu'« il y a horriblement de mal sur la terre » (p. 166)[1] et rejoindra le clan de ceux qui ont vécu, réellement vécu. Plus Candide perd ses illusions et souffre, plus il s'approche de la vérité, comme l'ont fait avant lui les autres : ils ont admis l'existence du mal. Candide, lui, résiste. Le saccage de Thunder-ten-tronckh a beau lui être raconté à trois reprises, par Pangloss (chapitre IV), par Cunégonde (chapitre VIII) et par le baron (chapitre XV), il n'y croit pas vraiment. Il ne peut adhérer à une vision du monde qui soit totalement sombre. Il conserve toujours une pointe d'optimisme, en dépit des démentis ironiques que Voltaire lui inflige.

L'ironie voltairienne : un dispositif énonciatif retors

Dans *Candide*, Voltaire se sert d'un système énonciatif particulièrement rusé, fondé sur un principe d'ironie généralisé. L'ironie peut se définir comme une stratégie énonciative consistant à mimer le discours d'un adversaire en faisant comprendre, par certains indices, qu'on se moque de lui ; on entend donc deux voix : celle de l'énonciateur raillé et celle de l'énonciateur raillant. Dans *Candide*, l'ironie se manifeste par une multitude d'antiphrases, d'expressions employées dans le sens contraire au sens véritable ; ainsi le très beau château de Thunder-ten-tronckh n'est-il en réalité qu'un dérisoire manoir. C'est que, adoptant la perspective du « tout est bien », le narrateur est contraint de tout idéaliser. Ce qui le conduit à discréditer malgré lui la thèse optimiste qu'il défend ; en effet, son récit accumule les preuves que tout va mal (guerre, anarchie, séisme) ; la simple énumération des événements d'une vie suffit à produire un effet puissant d'antithèse (par exemple, l'histoire de Pangloss, chapitre XXVIII). Désireux de

1. Voltaire prend soin de confronter son héros à des faits avérés historiquement et bien connus du lecteur : la guerre de Sept Ans, le tremblement de terre de Lisbonne, l'attentat de Damiens, la traite des Noirs, l'Inquisition.

Extrait de la publication

magnifier l'ordre du meilleur des mondes, le malheureux narrateur est condamné par Voltaire à le représenter comme le pire qui soit. À cette structure ironique, Voltaire ajoute les ironies du sort ; tous les désirs de Candide – apprendre (*libido sciendi* héritée de Pangloss), aimer Cunégonde (*libido sentiendi*) et dominer le monde (*libido dominandi*, née de l'Eldorado) – tournent court : il désapprend l'optimisme, abomine Cunégonde et ne parvient à subjuguer qu'un ramassis de traîne-misères réunis au bout du monde. L'ironie voltairienne est d'autant plus efficace qu'elle est à double détente : dénoncer les illusions de son personnage lui permet aussi de dénoncer la réalité.

Un monde vitriolé

La critique de l'optimisme

Si Candide est enferré dans la philosophie optimiste, c'est à cause de son « maître de philosophie » (p. 54), lequel n'est lui-même que la voix de « Leibniz ne pouvant avoir tort » (p. 160). Mais Pangloss, grand *causeur* au sujet du mal, est en même temps une *cause* du mal (il pervertit le petit éden du chapitre I). Ce « traître à penser » est avant tout un assembleur de mots creux, un phraseur (comme l'indique son nom, constitué de l'association des mots grecs *pan,* « tout », et *glôssa*, « langue »), et un mauvais logicien. Il a la passion des gloses, des explications sur le vif (comme celle qu'il donne du séisme, p. 60), de la recherche des sources et des généalogies ; bref, il ne vit que pour causer des causes. Il sert probablement à Voltaire de repoussoir bouffon. Mais, sorti de son petit cénacle, cet homme du *logos* (il est « docteur » en théologie)

Extrait de la publication

Candide [1]
ou l'Optimisme [2]

Traduit de l'allemand
de Mr. le docteur Ralph [3]

Avec les additions [4] qu'on a trouvées
dans la poche du docteur,
lorsqu'il mourut à Minden [5], l'an de grâce 1759

---

1. ***Candide*** : le mot vient du latin *candidus*, «blanc».

2. ***Optimisme*** : ce nom commun, dérivé du latin *optimus* («très bon»), était rarissime à l'époque de Voltaire ; La Vallière lui-même – copiste attitré de Voltaire – ne l'avait jamais entendu et l'a d'abord orthographié «optismime» sur le manuscrit original. Créé en 1737 par les jésuites (voir note 1, p. 23), ce terme très spécialisé ne référait alors qu'à la doctrine de Leibniz et de ses partisans («Optimisme. *Substantif masculin.* Terme didactique. Nom du système des philosophes qui soutiennent que le mieux possible se trouve dans tout ce qui est et qui arrive», *Dictionnaire de l'Académie*, 1762 ; voir aussi présentation, p. 18).

3. Personnage inventé (tiré d'un prénom anglais). Le haut grade universitaire (en théologie ?) de ce pseudo-traducteur allemand s'accorde avec le caractère didactique du sous-titre «ou l'Optimisme». L'auteur réel, lui, reste anonyme donc à l'abri des poursuites judiciaires…

4. Ce complément du sous-titre n'apparaît qu'en 1761, deux ans après l'édition originale. La principale des «additions» se trouve au chapitre XXII (voir dossier, p. 177).

5. ***Minden*** : ville de Westphalie, province d'Allemagne.

Extrait de la publication

© Roger-Viollet

■ Candide chassé du château de Thunder-ten-tronckh. Gravure de Jean Dambrun d'après Moreau le Jeune pour l'édition de *Candide* dans les *Œuvres complètes* de Voltaire, 1787.

Chapitre I
Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui [1]

Il y avait en Vestphalie [2] dans le château de monsieur le baron [3] de Thunder [4]-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie [5] annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple ; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide. Les anciens [6] domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de monsieur le baron et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers [7], et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

---

1. ***D'icelui*** : de celui-ci.
2. Graphie de Voltaire.
3. ***Baron*** : titre de noblesse fréquent, peu considéré, presque insignifiant au XVIIIe siècle.
4. ***Thunder*** : « tonnerre », en anglais ; le toponyme Thunder-ten-tronckh est inventé et constitue un clin d'œil à la rugosité prêtée à la langue allemande.
5. ***Physionomie*** **:** visage ; traits et expressions du visage.
6. ***Anciens*** : plus vieux.
7. ***Quartiers*** **:** degrés d'ascendance noble, par le père ou la mère ; terme de généalogie. Une telle exigence de noblesse est bouffonne (voir, par exemple, le *Dictionnaire de l'Académie*, 1762 : « Pour être reçu Chevalier de Malte, il faut faire preuve de huit quartiers, quatre de père et quatre de mère »).

Monsieur le baron, était un des plus puissants seigneurs de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin [1]; ses palefreniers étaient ses piqueurs [2]; le vicaire du village était son grand aumônier [3]. Ils l'appelaient tous Monseigneur [4], et ils riaient quand il faisait des contes [5].

Madame la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres [6], s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss [7] était l'oracle de la maison, et le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie [8]. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans

---

1. ***Dans le besoin*** : en cas de besoin.

2. ***Ses palefreniers étaient ses piqueurs*** : ses vulgaires valets d'écurie devenaient des maîtres chasseurs à cheval spécialisés dans la conduite d'une meute.

3. ***Le vicaire du village était son grand aumônier*** : le curé suppléant du village devenait un officier ecclésiastique spécialement affecté au service du château.

4. ***Monseigneur*** : titre réservé aux personnes de très haute noblesse (princes, ducs, etc.), et non aux barons.

5. ***Contes*** : ici, plaisanteries.

6. ***Trois cent cinquante livres*** : environ 175 kilogrammes (la livre, ancienne unité de masse, variait selon les régions entre 380 et 550 grammes).

7. ***Pangloss*** : mot inventé (formé des mots grecs *pan*, « tout », et *glôssa*, « langue ») que l'on pourrait traduire par « Toutlangue » ou « Toutdiscours ». Pangloss est avant tout un verbeux, un phraseur.

8. L'expression constitue à la fois une parodie de la formule utilisée par un jésuite, le père Castel (1688-1757), pour résumer la philosophie de Leibniz (une « doctrine physico-géométrico-théologique ») et une pique contre un leibnizien contemporain, le docteur et baron allemand Christian Wolff (1679-1754),

cause [1], et que, dans ce meilleur des mondes possibles [2], le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

« Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin [3], tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes ; aussi avons-nous des lunettes [4]. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses [5]. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux ; aussi monseigneur a un très beau château : le plus grand baron de la province doit être le mieux logé ; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année. Par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien [6] ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux. »

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment ; car il trouvait mademoiselle Cunégonde extrêmement belle,

---

créateur du terme cosmologie dans l'ouvrage intitulé *Cosmologia generalis* (1731).

1. Référence à Leibniz : « Rien ne saurait arriver sans qu'il y ait une cause disposée comme il faut à produire l'effet » (*Essais de théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, 1710).

2. « Il y a une infinité de mondes possibles dont il faut que Dieu ait choisi le meilleur, puisqu'il ne fait rien sans agir suivant la suprême raison » (*ibid.*).

3. Principe de la finalité selon lequel tout dans la nature possède une fin (un but). En théologie, les partisans de la doctrine des causes finales visent essentiellement à mettre en évidence que Dieu a intelligemment ordonné la nature puisqu'ils parviennent toujours à trouver (avec émerveillement) une cause justificative à tout. S'ils sont en outre des tenants de l'optimisme (cas de Pangloss et de Leibniz), ils défendront l'idée que « tout est nécessairement pour la meilleure fin ».

4. C'est le contraire qui est vrai ; voir aussi la raillerie des « cause-finaliers » dans l'article « Causes finales » du *Dictionnaire philosophique portatif* (1764).

5. ***Chausses*** : culottes.

6. Allusion à la formule *Whatever is, is right* se trouvant dans l'*Essai sur l'homme* (1734) écrit par le grand poète anglais et leibnizien, Alexander Pope (1688-1744).

quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle Cunégonde ; le troisième, de la voir tous les jours ; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour, Cunégonde, en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait parc, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale [1] à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie et très docile. Comme mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans souffler, les expériences réitérées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raison suffisante [2] du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna tout agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain, après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa ; elle lui prit innocemment la main ; le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit :

1. ***Expérimentale*** : appliquée.

2. ***Raison suffisante*** : raison déterminante ; formule empruntée à Leibniz : « Jamais rien n'arrive sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison déterminante » (*Essais de théodicée*).

elle fut soufflетée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

Chapitre II
Ce que devint Candide parmi les Bulgares

Candide, chassé du paradis terrestre [1], marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes [2], il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons ; la neige tombait à gros flocons. Candide, tout transi, se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle Valdberghoff-trarbk-dikdorff [3], n'ayant point d'argent, mourant de faim, et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret.

Deux hommes habillés de bleu [4] le remarquèrent : « Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, et qui a la taille requise. » Ils s'avancèrent vers Candide, et le prièrent à dîner [5] très civilement. « Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot [6]. – Ah ! monsieur, lui dit un des bleus,

---

1. Comme le fut Adam, châtié après avoir commis (avec Ève) le péché originel.
2. ***Baronnettes*** : mot inventé.
3. ***Valdberghoff-trarbk-dikdorff*** : toponyme inventé ; constitué d'un assemblage de mots allemands, il signifie littéralement « forêtmontagnecour-défidérisoire-épaisvillage »).
4. C'est la couleur de l'uniforme prussien. Ces hommes sont des sergents recruteurs. *Candide* fut écrit et publié pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763), qui opposa principalement l'armée du roi Frédéric II de Prusse (1712-1786) à celle du roi Louis XV (1715-1774) ; des combats eurent effectivement lieu en Westphalie.
5. ***Dîner*** : repas de midi.
6. ***Payer mon écot*** : payer ma part du repas.

les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces [1] de haut ? – Oui, messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. – Ah ! monsieur, mettez-vous à table ; non seulement nous vous défrayerons [2], mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. – Vous avez raison, dit Candide ; c'est ce que monsieur Pangloss m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. » On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet [3] ; on n'en veut point, on se met à table. « N'aimez-vous pas tendrement ?… – Oh ! oui, répond-il, j'aime tendrement mademoiselle Cunégonde. – Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares [4] ? – Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. – Comment ! c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé. – Oh ! très volontiers, messieurs. » Et il boit. « C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares ; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. » On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette [5], remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton [6] ; le lendemain, il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups ; le surlendemain, on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

---

1. ***Cinq pieds cinq pouces*** : environ 1,80 mètre.

2. ***Nous vous défrayerons*** : nous paierons vos dépenses.

3. ***Billet*** : reconnaissance de dette.

4. ***Le roi des Bulgares*** : Frédéric II ; la Bulgarie ne devient indépendante qu'au XIXe siècle ; en outre, l'adverbe « tendrement » constitue une allusion sournoise à l'homosexualité de Frédéric II.

5. ***Baguette*** : tige de fer servant à enfoncer la charge de poudre et le projectile dans le canon d'un fusil.

6. Châtiment militaire usuel à l'époque.

Extrait de la publication

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener [1], marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues [2] que voilà quatre autres héros de six pieds [3] qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé [4] trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle [5]. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix ; il se détermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomme *liberté*, à passer trente-six fois par les baguettes ; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes. Cela lui composa quatre mille coups de baguettes, qui, depuis la nuque du cou jusqu'au cul, lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, Candide, n'en pouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux ; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient [6] ; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de Candide, que c'était un jeune métaphysicien [7] fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les

1. ***S'aller promener*** : déserter.
2. ***Deux lieues*** : environ 8 kilomètres ; la lieue est une ancienne unité de mesure de distance valant près de 4 kilomètres.
3. ***Six pieds*** : environ 1,90 mètre.
4. ***Être fustigé*** : être corrigé.
5. Châtiment dont était punie la désertion.
6. ***Patient*** : condamné.
7. ***Métaphysicien*** : qui cherche à connaître les causes de l'univers.

émollients [1] enseignés par Dioscoride [2]. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares [3].

Chapitre III
Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint

Rien n'était si beau, si leste [4], si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres [5], les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum* [6], chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs

---

1. ***Émollients*** : pommades.

2. ***Dioscoride Pedanius*** (v. 40-90), médecin grec, est l'auteur d'un traité (*De universa medicina*) qui offre la première description des remèdes médicaux et de leur préparation.

3. ***Abares*** : peuple scythe (comme les Bulgares), qui ravagea l'Europe orientale du VI^e^ au IX^e^ siècle. Voltaire poursuit son allusion à la guerre de Sept Ans : les Abares représentent ici les soldats français opposés aux troupes de Frédéric II.

4. ***Leste*** : élégant.

5. ***Fifres*** : flûtes traversières en bois.

6. ***Te Deum*** : « Cantique de l'Église, qui commence par ces mots, *Te Deum*, et qui, outre qu'il se dit ordinairement à la fin de matines [offices nocturnes], se chante extraordinairement avec pompe et cérémonie, pour rendre publique-

Extrait de la publication

des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public [1]. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes [2] ; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros [3], rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac [4], et n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande ; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de monsieur le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de mademoiselle Cunégonde.

Il demanda l'aumône [5] à plusieurs graves personnages [6], qui lui répondirent tous que, s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction [7] pour lui apprendre à vivre.

---

ment grâces à Dieu d'une victoire remportée » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1762).

1. ***Droit public*** : droit international.

2. ***Mamelles sanglantes*** : seins ensanglantés.

3. ***Après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros*** : après avoir été violées par des soldats.

4. ***Bissac*** : sac de voyage.

5. ***Aumône*** : charité.

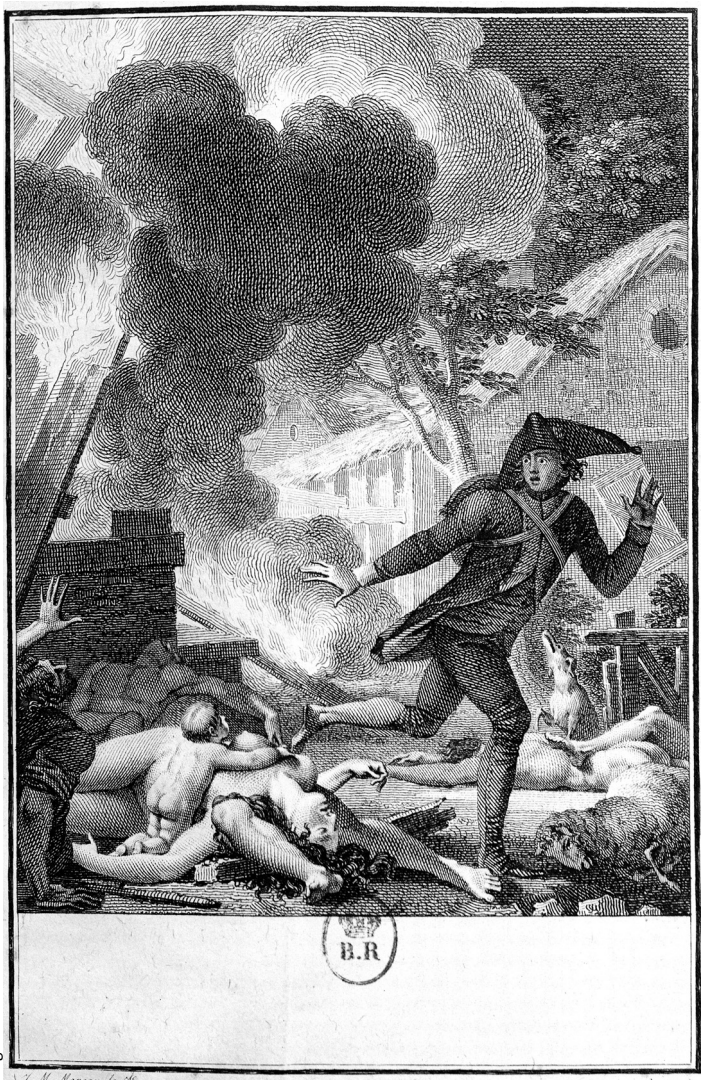
6. ***Graves personnages*** : personnes d'apparence respectable.

7. ***Maison de correction*** : prison.

Il s'adressa ensuite à un homme [1] qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur, le regardant de travers, lui dit : « Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cause [2] ? – Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement Candide ; tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de mademoiselle Cunégonde, que j'aie passé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. – Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'Antéchrist [3] ? – Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide ; mais, qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. – Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre ; va, coquin ; va, misérable, ne m'approche de ta vie. » La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et avisant [4] un homme qui doutait que le pape fût antéchrist, lui répandit sur le chef [5] un plein… Ô ciel ! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames !

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon anabaptiste [6], nommé Jacques, vit la manière cruelle et ignominieuse [7] dont on traitait ainsi un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes, qui avait une âme ; il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit présent de deux florins [8], et voulut même lui apprendre à travailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hollande. Candide, se prosternant presque devant lui, s'écriait : « Maître Pangloss me l'avait bien dit que

1. Un prédicateur protestant.
2. ***Pour la bonne cause*** : pour le seul motif qui vaille (c'est-à-dire, dans l'optique du pasteur, la défense du protestantisme).
3. ***Antéchrist*** : l'ennemi du Christ, c'est-à-dire le Diable.
4. ***Avisant*** : voyant.
5. ***Sur le chef*** : sur la tête.
6. ***Anabaptiste*** : membre d'une des sectes protestantes caractérisées par le refus d'administrer le baptême aux enfants.
7. ***Ignominieuse*** : honteuse.
8. ***Florins*** : ancienne monnaie des Pays-Bas (jusqu'en 2002).



© Roger-Viollet

■ Candide fuit le village abare que les Bulgares ont brûlé. Gravure de Jacques-Joseph Corny, d'après Moreau le Jeune pour l'édition de 1787.

Extrait de la publication

tout est au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ce monsieur à manteau noir, et de madame son épouse.»

Le lendemain, en se promenant, il rencontra un gueux [1] tout couvert de pustules [2], les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort.

Chapitre IV
Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Pangloss, et ce qui en advint

Candide, plus ému encore de compassion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabaptiste Jacques. Le fantôme le regarda fixement, versa des larmes, et sauta à son cou. Candide, effrayé, recule. «Hélas ! dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher Pangloss ? – Qu'entends-je ? Vous, mon cher maître ! vous, dans cet état horrible ! Quel malheur vous est-il donc arrivé ? Pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux ? Qu'est devenue mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature ? – Je n'en peux plus, dit Pangloss.» Aussitôt Candide le mena dans l'étable de l'anabaptiste, où il lui fit manger un peu de pain ; et quand Pangloss fut refait [3] : «Eh bien ! lui dit-il, Cunégonde ? – Elle est morte», reprit l'autre. Candide s'évanouit à ce mot ; son ami rappela ses

1. ***Gueux*** : mendiant.
2. ***Pustules*** : boutons. Il a la vérole (ou syphilis), maladie sexuellement transmissible, grave à l'époque car il n'existait aucune thérapeutique fiable.
3. ***Refait*** : restauré.

sens avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. Candide rouvre les yeux. « Cunégonde est morte ! Ah ! meilleur des mondes, où êtes-vous ? Mais de quelle maladie est-elle morte ? Ne serait-ce point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grands coups de pied ? – Non, dit Pangloss, elle a été éventrée par des soldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être ; ils ont cassé la tête à monsieur le baron, qui voulait la défendre ; madame la baronne a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille [1], traité précisément comme sa sœur ; et quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre ; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronnie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare. »

À ce discours, Candide s'évanouit encore ; mais, revenu à soi et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause et de l'effet, et de la raison suffisante qui avaient mis Pangloss dans un si piteux état. « Hélas ! dit l'autre, c'est l'amour : l'amour, le consolateur du genre humain, le conservateur de l'univers, l'âme de tous les êtres sensibles, le tendre amour. – Hélas ! dit Candide, je l'ai connu, cet amour, ce souverain des cœurs, cette âme de notre âme ; il ne m'a jamais valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable ? »

Pangloss répondit en ces termes : « Ô mon cher Candide ! vous avez connu Paquette, cette jolie suivante de notre auguste [2] baronne ; j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourments d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier [3] très savant qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtesse, qui l'avait reçu d'un capitaine

---

1. ***Pupille*** : élève.
2. ***Auguste*** : qui inspire le respect.
3. ***Cordelier*** : moine de l'ordre de saint François d'Assise ; franciscain.

de cavalerie, qui le devait à une marquise, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite qui, étant novice [1], l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. Pour moi, je ne le donnerai à personne, car je me meurs.

– Ô Pangloss ! s'écria Candide, voilà une étrange généalogie ! n'est-ce pas le diable qui en fut la souche [2] ? – Point du tout, répliqua ce grand homme ; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire : car si Colomb n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie qui empoisonne la source de la génération, qui souvent même empêche la génération, et qui est évidemment l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille [3] ; il faut encore observer que jusqu'aujourd'hui, dans notre continent, cette maladie nous est particulière, comme la controverse [4]. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois [5], les Japonais, ne la connaissent pas encore ; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siècles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, et surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires [6] bien élevés, qui décident du destin des États ; on peut assurer que, quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés [7] de chaque côté.

– Voilà qui est admirable, dit Candide ; mais il faut vous faire guérir. – Et comment le puis-je ? dit Pangloss ; je n'ai pas le sou,

---

1. ***Novice*** : personne qui a pris l'habit de religieux mais n'a pas encore prononcé ses vœux définitifs.
2. ***La souche*** : l'origine.
3. Le ***chocolat*** (cacao) provenait d'Amérique du Sud, et la ***cochenille***, insecte duquel on tirait un colorant rouge écarlate (le carmin), du Mexique.
4. ***La controverse*** : les débats théologiques.
5. ***Siamois*** : Thaïlandais.
6. ***Stipendiaires*** : mercenaires.
7. ***Vérolés*** : atteints de vérole (voir note 2, p. 54).

Extrait de la publication

mon ami, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement [1] sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.»

Ce dernier discours détermina Candide ; il alla se jeter aux pieds de son charitable anabaptiste Jacques, et lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bonhomme [2] n'hésita pas à recueillir le docteur Pangloss ; il le fit guérir à ses dépens. Pangloss, dans la cure [3], ne perdit qu'un œil et une oreille. Il écrivait bien, et savait parfaitement l'arithmétique. L'anabaptiste Jacques en fit son teneur de livres [4]. Au bout de deux mois, étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. Pangloss lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. Jacques n'était pas de cet avis. «Il faut bien, disait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, et ils sont devenus loups [5]. Dieu ne leur a donné ni canons de vingt-quatre [6], ni baïonnettes ; et ils se sont fait des baïonnettes et des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes [7], et la justice, qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. – Tout cela était indispensable, répliquait le docteur borgne, et les malheurs particuliers font le bien général ; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien.» Tandis qu'il raisonnait,

---

1. ***Se faire saigner***, ***prendre un lavement*** : traitements par lesquels les médecins avaient l'habitude de soigner les maladies.

2. ***Le bonhomme*** : cet homme bon.

3. ***Dans la cure*** : au cours du traitement médical.

4. ***Teneur de livres*** : comptable.

5. Allusion à la formule du dramaturge latin Plaute (254-184 av. J.-C.), *Homo homini lupus*,«L'homme [est] un loup pour l'homme» (*Asineria/La Comédie aux ânes*, v. 495), reprise par le philosophe anglais Thomas Hobbes (1588-1679) dans son *Léviathan*.

6. ***Canons de vingt-quatre*** : canons tirant des boulets de vingt-quatre livres, soit 12 kilogrammes environ.

7. ***Banqueroutes*** : faillites.

l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, et le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête, à la vue du port de Lisbonne.

Chapitre v
Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide, et de l'anabaptiste Jacques

La moitié des passagers affaiblis, expirants de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs et dans toutes les humeurs [1] du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et faisait des prières ; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait, personne ne commandait. L'anabaptiste aidait un peu à la manœuvre ; il était sur le tillac [2] ; un matelot furieux le frappe rudement et l'étend sur les planches ; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse qu'il tomba hors du vaisseau, la tête la première. Il restait suspendu et accroché à une partie de mât rompue. Le bon Jacques court à son secours l'aide à remonter, et de l'effort qu'il fait il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. Candide approche, voit son bienfaiteur qui reparaît un moment, et qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer : le philosophe Pangloss l'en empê-

1. ***Humeurs*** : « Terme d'ancienne médecine. Les quatre humeurs, les humeurs fondamentales qui étaient supposées exister dans le corps humain, et dont le juste [équilibre] constituait la santé. Ces humeurs étaient le sang, le phlegme ou pituite, la bile et la bile noire ou mélancolie ou atrabile » (*Dictionnaire Littré*, 1860-1876).

2. ***Tillac*** : pont supérieur du bateau.

che, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât [1]. Tandis qu'il le prouvait *a priori* [2], le vaisseau s'entr'ouvre ; tout périt, à la réserve de Pangloss, de Candide, et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux [3] anabaptiste ; le coquin nagea heureusement [4] jusqu'au rivage, où Pangloss et Candide furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne ; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

À peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas, la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques ; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements, et les fondements se dispersent ; trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous les ruines [5]. Le matelot disait en sifflant et en jurant : « Il y aura quelque chose à gagner ici. – Quelle peut être la raison

---

1. Parodie de cause finale non optimiste.

2. ***Il le prouvait*** **a priori** : il le prouvait en théorie, en partant de données antérieures à l'expérience et indépendantes d'elle.

3. ***Vertueux*** : paré de toutes les bonnes qualités.

4. ***Le coquin nagea heureusement*** : le vaurien nagea sans difficultés et avec succès.

5. Allusion au tremblement de terre qui se produisit à Lisbonne le 1er novembre 1755 ; cette catastrophe fut l'une des plus meurtrières de tous les temps ; en ce dimanche matin de Toussaint, où les habitants étaient à la messe, une série de secousses très violentes ouvrit d'abord des fissures de 5 mètres dans le sol, puis un énorme tsunami (vagues de 10 mètres) dévasta la ville basse (port et centre-ville) et fit, selon les sources, entre cinquante mille et cent mille morts dans la florissante et très catholique capitale portugaise ; les zones non inondées furent ravagées cinq jours durant par des incendies nés de la chute des cheminées. Le séisme fut ressenti jusqu'en Finlande. L'impact de cette colère divine inexplicable (notre tectonique des plaques date de 1968) sur l'opinion publique européenne fut considérable. La réaction de Voltaire fut d'écrire le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756), dans lequel il nie l'intelligibilité de la Providence.

suffisante de ce phénomène ? disait Pangloss. – Voici le dernier jour du monde ! » s'écriait Candide. Le matelot court incontinent [1] au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et, ayant cuvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites, et au milieu des mourants et des morts. Pangloss le tirait cependant par la manche : « Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre temps. – Tête et sang, répondit l'autre, je suis matelot et né à Batavia [2] ; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon [3] ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle ! »

Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide ; il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il disait à Pangloss : « Hélas ! procure-moi un peu de vin et d'huile [4] ; je me meurs. – Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss ; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée [5] ; mêmes causes, mêmes effets : il y a certainement une traînée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne [6]. – Rien n'est plus probable, dit Candide ; mais, pour Dieu, un peu d'huile et de vin. – Comment, probable ? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. » Candide perdit connaissance, et Pangloss lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain, ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitants échappés à la mort. Quelques citoyens, secourus par

1. ***Incontinent*** : aussitôt.
2. ***Batavia*** : capitale de Java (Djakarta), colonie hollandaise à l'époque.
3. Le Japon refoulait les Européens, à l'exception des marchands hollandais acceptant de fouler un crucifix, condition vexatoire.
4. Allusion à la parabole du bon Samaritain (Évangile de Luc 10, 34).
5. En réalité, en 1748.
6. C'est une des théories du tremblement de terre à l'époque.

eux, leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste ; les convives [1] arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais Pangloss les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement : « Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont ; car tout est bien. »

Un petit homme noir, familier de l'Inquisition [2], lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit : « Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel [3] ; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

– Je demande très humblement pardon à Votre Excellence, répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles.

– Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier.

– Votre Excellence m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue : car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée… » Pangloss était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son estafier [4] qui lui servait à boire du vin de Porto ou d'Oporto [5].

---

1. ***Convives*** : personnes invitées.

2. ***Familier de l'Inquisition*** : sorte d'officier de la foi chargé de détecter, de pourchasser et d'arrêter les individus suspectés d'hérésie, les juifs, les musulmans… Ceux-ci comparaissaient ensuite devant un tribunal de l'Inquisition ayant le pouvoir de condamner à mort. L'Inquisition nationale ne fut abolie au Portugal qu'en 1820.

3. ***Péché originel*** : dogme central du christianisme. Le péché originel est celui commis par Adam et Ève (ayant choisi librement de désobéir à Dieu en goûtant au fruit défendu) ; tout être humain en est coupable en naissant. En parlant de nécessité systématique (« il est impossible que les choses ne soient pas ») et en paraissant nier que les êtres humains disposent du libre arbitre, Pangloss met en doute le fondement du christianisme.

4. ***Estafier*** : domestique armé (de l'italien *staffiere*, « laquais ») ; garde du corps.

5. Graphie hésitante au XVIII[e] siècle.

Extrait de la publication

préétablie [1] étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein et la matière subtile [2]. »

Chapitre XXIX
Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille

Pendant que Candide, le baron, Pangloss, Martin, et Cacambo, contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événements contingents [3] ou non contingents de cet univers, qu'ils disputaient sur les effets et les causes, sur le mal moral et sur le mal physique, sur la liberté et la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de la Propontide, à la maison du prince de Transylvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde et la vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant Candide, en voyant sa belle Cunégonde rembrunie [4], les yeux éraillés, la gorge sèche [5], les joues ridées, les bras rouges et écaillés [6], recula trois pas, saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé [7]. Elle embrassa

---

1. ***L'harmonie préétablie*** : concept clé chez Leibniz, selon lequel tout constituant de l'univers s'accorde parfaitement avec tous les autres parce que Dieu a tout réglé le mieux possible. L'autre grand concept est celui du principe de la raison suffisante (voir note 2, p. 46). Ces deux grandes idées fondent la métaphysique.

2. ***Le plein et la matière subtile*** : l'expression renvoie à la théorie de Descartes, reprise par Leibniz et selon laquelle le vide n'existe pas.

3. ***Contingents*** : soumis au hasard.

4. ***Rembrunie*** : ici, décolorée, hâlée.

5. ***Gorge sèche*** : poitrine diminuée, amaigrie.

6. ***Écaillés*** : pelés (sous l'action du soleil ?).

7. ***Par bon procédé*** : par politesse.

Candide et son frère ; on embrassa la vieille : Candide les racheta toutes deux.

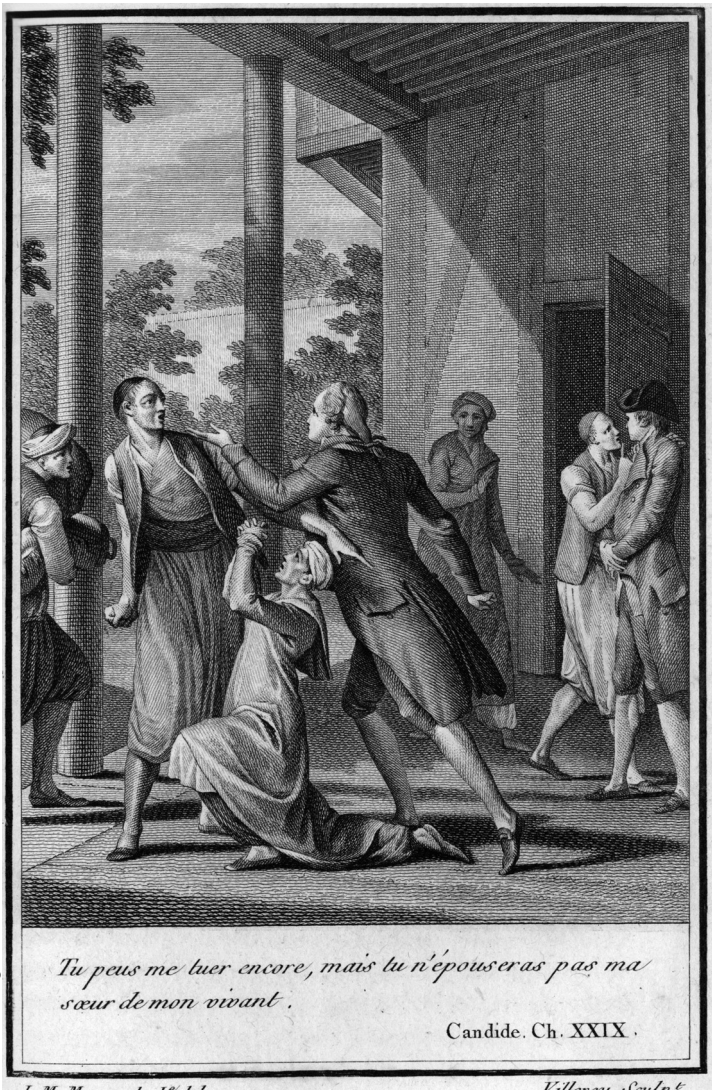
Il y avait une petite métairie [1] dans le voisinage ; la vieille proposa à Candide de s'en accommoder [2], en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. Cunégonde ne savait pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia [3] donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. « Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part, et une telle insolence de la vôtre ; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfants de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres [4] d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'empire. » Cunégonde se jeta à ses pieds, et les baigna de larmes ; il fut inflexible. « Maître fou, lui dit Candide, je t'ai réchappé [5] des galères, j'ai payé ta rançon [6], j'ai payé celle de ta sœur ; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme ; et tu prétends encore t'y opposer ! Je te retuerais si j'en croyais ma colère. – Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant. »

Chapitre XXX
Conclusion

Candide, dans le fond de son cœur, n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde. Mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage, et Cunégonde le pressait

1. ***Métairie*** : exploitation agricole, ferme.
2. ***De s'en accommoder*** : de s'en contenter, et de l'acheter.
3. ***Signifia*** : déclara.
4. ***Chapitres*** : assemblées des grands nobles.
5. ***Je t'ai réchappé*** : je t'ai tiré, fait sortir, sauvé.
6. ***Rançon*** : « Prix qu'on donne pour la délivrance d'un captif, ou d'un prisonnier de guerre » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1762).

Extrait de la publication



© Lebrecht/Leemage

■ Le baron refuse que Candide épouse Cunégonde. Gravure d'après Moreau le Jeune (1809).

si vivement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Pangloss, Martin, et le fidèle Cacambo. Pangloss fit un beau mémoire par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit sur sa sœur, et qu'elle pouvait, selon toutes les lois de l'empire, épouser Candide de la main gauche [1]. Martin conclut à jeter le baron dans la mer ; Cacambo décida [2] qu'il fallait le rendre au levanti patron, et le remettre aux galères, après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon ; la vieille l'approuva ; on n'en dit rien à sa sœur ; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaisir d'attraper [3] un jésuite, et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres Candide, marié avec sa maîtresse et vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo, et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamants de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable ; mais il fut tant friponné [4] par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie ; sa femme, devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre [5] et insupportable ; la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo, qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail, et maudissait sa destinée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout ; il prenait les choses en patience. Candide, Martin, et Pangloss disputaient quelquefois de métaphysique et de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métai-

1. C'est-à-dire se marier avec lui sans perdre ses titres de noblesse.
2. ***Décida*** : trancha, conclut.
3. ***Attraper*** : tromper.
4. ***Friponné*** : escroqué.
5. ***Acariâtre*** : « Qui est d'une humeur fâcheuse, aigre et criarde » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1762).

Extrait de la publication

rie des bateaux chargés d'effendis [1], de bachas [2], de cadis, qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mytilène, à Erzeroum ; on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis, qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour. On voyait des têtes proprement [3] empaillées qu'on allait présenter à la Sublime-Porte [4]. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations ; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire : « Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? – C'est une grande question », dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, et Martin surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions [5] de l'inquiétude, ou dans la léthargie [6] de l'ennui. Candide n'en convenait pas [7], mais il n'assurait rien. Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais Candide, et d'embarrasser Pangloss. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie Paquette et le frère Giroflée, qui étaient dans la plus

1. ***Effendis*** : grands seigneurs.
2. ***Bachas*** : pachas, en turc ; gouverneurs de province.
3. ***Proprement*** : bien.
4. Quand un pacha était décapité, sa tête était transportée dans l'une des niches que contenait le portail du palais du sultan ; mais, plus largement, la « Sublime Porte » désignait aussi, en Occident, la cour ottomane, le gouvernement, voire l'État ottoman entier.
5. ***Convulsions*** : spasmes.
6. ***Léthargie*** : coma.
7. ***N'en convenait pas*** : n'était pas d'accord.

extrême misère ; ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, et enfin frère Giroflée s'était fait turc. Paquette continuait son métier partout, et n'y gagnait plus rien. « Je l'avais bien prévu, dit Martin à Candide, que vos présents seraient bientôt dissipés et ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres, vous et Cacambo, et vous n'êtes pas plus heureux que frère Giroflée et Paquette. – Ah ! ah ! dit Pangloss à Paquette, le Ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant ! savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil, et une oreille ? Comme vous voilà faite ! eh ! qu'est-ce que ce monde ! » Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche [1] très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie ; ils allèrent le consulter ; Pangloss porta la parole [2], et lui dit : « Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé. – De quoi te mêles-tu ? lui dit le derviche ; est-ce là ton affaire ? – Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. – Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non ? – Que faut-il donc faire ? dit Pangloss. – Te taire, dit le derviche. – Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie. » Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux vizirs du banc [3] et le

---

1. ***Derviche*** : religieux musulman appartenant à une confrérie (à un ordre).
2. ***Porta la parole*** : servit de porte-parole.
3. ***Vizirs du banc*** : ministres admis au Conseil suprême du sultan.

muphti [1], et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide, et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. « Je n'en sais rien, répondit le bonhomme ; et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. » Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak [2] piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons [3], des ananas, des pistaches, du café de Moka [4] qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia [5] et des îles [6]. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss, et de Martin.

« Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre ? – Je n'ai que vingt arpents [7], répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfants ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin. »

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin :

---

1. ***Muphti*** (*mufti*) : « Nom du chef de la religion mahométane. Il est le souverain interprète de la loi » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1762).
2. ***Kaïmak*** : sorte de yaourt turc.
3. Le ***cédrat*** et le ***limon*** sont des variétés de citron.
4. ***Moka*** : port du Yémen.
5. ***Batavia*** : aujourd'hui Djakarta, dans l'île de Java.
6. ***Des îles*** : des Antilles.
7. ***Vingt arpents*** : 7 à 8 hectares.

« Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. – Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes : car enfin Églon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baasa ; le roi Éla, par Zambri ; Ochosias, par Jéhu ; Attalia, par Joïada ; les rois Joakim, Jéchonias, Sédécias [1], furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien [2], Richard II d'Angleterre, Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles Ier, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV [3] ? Vous savez… – Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. – Vous avez raison, dit Pangloss ; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretur eum* [4], pour qu'il travaillât : ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. – Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra [5] dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss

1. ***Églon*** […], ***Sédécias*** : noms de rois assassinés figurant dans l'Ancien Testament.

2. ***Crésus*** […], ***Domitien*** : ces grands personnages de l'Antiquité gréco-romaine (rangés par ordre chronologique) ont en commun d'avoir eu une fin de vie misérable (détrônés, assassinés, etc.).

3. ***Richard II*** […], ***Henri IV*** : ces souverains européens de l'époque moderne connurent aussi des fins funestes.

4. ***Ut operaretur eum*** : pour qu'il le travaille, pour le travailler. Voir Genèse (2, 15).

5. ***Entra*** : s'impliqua.

disait quelquefois à Candide : «Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. – Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin.»

DOSSIER

- **Les étapes du récit**
- **Microlectures**
- **Une autre version du chapitre XXII**
- **« Qu'est-ce qu'optimisme ? »**
- **Voltaire théiste**
- **L'autodafé**
- **La bibliothèque de *Candide***

Les étapes du récit

Chapitres	Événements
I	Candide vit heureux dans le château de Thunder-ten-tronckh avec sa famille et un philosophe optimiste, Pangloss. Mais il est expulsé du « paradis » pour s'être rapproché de sa cousine.
II	Enrôlé dans l'armée bulgare, il est mis au pas cadencé puis condamné pour tentative de désertion.
III	Lors d'une bataille entre Abares et Bulgares, il déserte, erre, passe en Hollande ; il est recueilli par un bon anabaptiste, Jacques.
IV	Il retrouve Pangloss défiguré qui lui raconte la mise à sac du « plus beau des châteaux ». Ils s'embarquent avec Jacques vers le Portugal.
V	Une tempête détruit le vaisseau. Jacques périt dans la tourmente. Les naufragés parviennent à Lisbonne quand survient un tremblement de terre. À cause de Pangloss, ils sont déférés au tribunal de l'Inquisition.
VI	Ils sont victimes d'un autodafé : Pangloss est pendu, Candide fouetté.
VII	Soigné par une vieille servante, Candide retrouve Cunégonde.
VIII	Histoire de Cunégonde (avec sa version du pillage de Thunder-ten-tronckh).
IX	Candide tue les deux amants de sa belle (le juif don Issachar et le grand inquisiteur). Il s'enfuit avec Cunégonde et la vieille.
X	Chevauchée jusqu'à Cadix ; Candide se fait recruter comme capitaine ; le trio embarque pour l'Amérique.
XI	Histoire de la vieille.
XII	Histoire de la vieille (suite).
XIII	Les fugitifs abordent à Buenos Aires où le gouverneur tombe amoureux de Cunégonde. Recherché pour meurtre, Candide s'enfuit.

Extrait de la publication

XIV	Rencontre de Cacambo qui lui conseille d'aller combattre pour les jésuites du Paraguay. Dans la première mission, il retrouve le frère de Cunégonde, devenu un officier jésuite.
XV	Celui-ci raconte sa version du pillage de Thunder-ten-tronckh puis refuse de s'allier avec un bâtard. Fou de rage, Candide le tue, revêt ses vêtements puis s'enfuit avec Cacambo.
XVI	Candide tue deux singes-amants ; les Oreillons s'apprêtent à manger les deux pseudo-jésuites, mais leur font grâce en apprenant qu'ils sont en réalité des ennemis des jésuites.
XVII	Candide et Cacambo errent dans l'Amazonie puis parviennent par hasard dans l'Eldorado, pays où tout va bien, et dans lequel les richesses sont inouïes.
XVIII	Les étrangers s'entretiennent avec un patriarche (théiste), puis avec le monarque (éclairé) ; ils repartent, richissimes, en quête d'amour et d'un royaume à acheter.
XIX	À Surinam, découverte-choc de l'esclavage. Les amis se séparent : l'un (Cacambo) pour retrouver Cunégonde, l'autre (Candide) pour continuer sa formation. Ils se donnent rendez-vous à Venise. Candide rencontre le philosophe pessimiste Martin.
XX	Le voyage de Candide se passe à discuter avec Martin, qui pense que tout va mal ; ils assistent à un combat naval.
XXI	Martin critique la France ; ils parviennent à Bordeaux.
XXII	À Paris, Candide est dupé et volé. Formation mondaine et théâtrale. Il trompe Cunégonde avec une fausse marquise. Il est arrêté parce qu'il est étranger (attentat de Damiens) mais soudoie la police. Il s'embarque à Dieppe.
XXIII	Projetant de visiter l'Angleterre, Martin et Candide arrivent à Portsmouth mais, après avoir assisté à l'exécution d'un amiral, Candide, refuse de débarquer et repart en mer, en direction de Venise.
XXIV	Là, Candide se désespère de l'absence de Cunégonde mais revoit l'aimable Paquette et rencontre Giroflée ; il les reçoit et leur offre de quoi refaire leur vie.
XXV	Candide et Martin rendent visite au seigneur Pococuranté. Comblé de biens, celui-ci est blasé de tout.

XXVI	Pendant le carnaval, Candide soupe avec six rois détrônés. Il retrouve enfin Cacambo, mais sans Cunégonde, qui est esclave en Propontide.
XXVII	Le trio d'amis part pour Constantinople, puis de là embarque sur une galère en direction de la Protontide ; Candide reconnaît parmi les galériens deux ressuscités : Pangloss et le baron ; il les rachète.
XXVIII	Histoires du baron et de Pangloss.
XXIX	Candide rachète la vieille et Cunégonde, devenue hideuse ; il envisage de l'épouser, même défigurée et en dépit de l'opposition du baron. Il achète une ferme turque et y installe tout son monde.
XXX	Le baron ayant été renvoyé aux galères, Candide, après quelques difficultés, parvient à mobiliser sa petite troupe dans un projet commun, à l'exemple d'un bon vieillard turc du voisinage : ils vont tous « cultiver [leur] jardin ».

Microlectures

Microlecture n° 1 : l'*incipit* du conte

De « Il y avait en Vestphalie » à « et par conséquent de toute la terre » (p. 43-46).

1. La peinture du meilleur des mondes

Voltaire parodie les contes traditionnels en utilisant un cadre spatio-temporel convenu et une typologie de personnages familière à tout lecteur contemporain.

1. Relevez les éléments traditionnels du conte merveilleux classique.
2. Quelles sont les caractéristiques du héros éponyme ?
3. Montrez que, en apparence, tout va bien à Thunder-ten-tronckh.

« Qu'est-ce qu'optimisme[1] ? »

Au XVIIIe siècle, le métaphysicien Leibniz n'était pas beaucoup plus lu qu'aujourd'hui. En revanche, le mot inventé pour caractériser sa vision du monde est rapidement devenu courant. Voici la définition du néologisme[2] « optimisme[3] » qu'un lecteur contemporain de Voltaire pouvait trouver dans les trois principaux dictionnaires de l'époque :

Dictionnaire de Trévoux[4] (1752)

Optimisme. Terme didactique. Du mot *optimus*, le meilleur. C'est le nom qu'on donne au système de ceux qui prétendent que tout est bien, que le monde est le meilleur de ceux que Dieu ait pu créer ; que le mieux possible se trouve dans tout ce qui est et qui arrive. Les crimes mêmes sont accessoires à la perfection et à la beauté du monde moral, parce qu'il en résulte des biens. Le crime de Tarquin qui viola Lucrèce produisit la liberté de Rome, et par conséquent toutes les vertus de la république romaine. Voyez la *Théodicée* de M. Leibniz. Mais pourquoi faut-il que, dans le meilleur des mondes, les vertus soient produites par des crimes ? D'ailleurs, l'optimisme règle Dieu comme un automate. Comment accorder cette opinion avec sa liberté ? Il paraît[5] que ce n'est qu'un matérialisme déguisé, un spinozisme spirituel.

---

1. Citation de *Candide*, chapitre XIX, p. 114.
2. Le mot date de 1737.
3. L'adjectif correspondant n'entrera dans la langue qu'en 1878.
4. Il s'agissait du dictionnaire officiel des jésuites.
5. Il est évident.

Dictionnaire de l'Académie (1762)

Optimisme. *Substantif masculin.* Terme didactique. Nom du système des philosophes qui soutiennent que le mieux possible se trouve dans tout ce qui est et qui arrive.

Encyclopédie (t. XI, 1770)

Optimisme. (Terme philosophique) On appelle ainsi l'opinion des philosophes qui prétendent que ce monde-ci est le meilleur que Dieu pût créer, le meilleur des mondes possibles. Le père Malebranche, et surtout M. Leibniz, ont fort contribué à accréditer cette opinion, voyez MALEBRANCHE et LEIBNIZIANISME[1]. C'est principalement dans sa théodicée que le dernier de ces philosophes a expliqué et développé son système. On peut en avoir une idée dans son éloge par M. de Fontenelle, *Mémoire de l'Académie*, année 1716. Il prétend, par exemple, que le crime de Tarquin qui viola Lucrèce, était accessoire à la beauté et à la perfection de ce monde moral, parce que ce crime a produit la liberté de Rome, et par conséquent toutes les vertus de la république romaine. Mais pourquoi les vertus de la république romaine avaient-elles besoin d'être précédées et produites par un crime ? Voilà ce qu'on ne nous dit pas, et ce qu'on serait bien embarrassé de nous dire. Et puis, comment accorder cet *optimisme* avec la liberté de Dieu, autre question non moins embarrassante ? Comment tant d'hommes s'égorgent-ils dans le meilleur des mondes possibles ? Et si c'est là le meilleur des mondes possibles, pourquoi Dieu l'a-t-il créé ? La réponse à toutes ces questions est en deux mots : *ô altitudo !*, etc. Il faut avouer que toute cette métaphysique de l'*optimisme* est bien creuse.

Quelles sont les critiques formulées explicitement (par les jésuites et par les philosophes) ou implicitement (par les académiciens) à l'encontre de la théorie de Leibniz ?

1. Renvoi à deux entrées du dictionnaire.

Extrait de la publication